# Les Vieux Noms.

IV

En parlant de la langue anglaise, de sa supériorité morale et conquérante, de son caractère de civilisation universelle, ce n'était peut être pas sans hyperbole et sans une pointe d'ironie que nous terminions le chapitre qui précède en disant que cette puissante langue "possède l'incroyable vertu, en politique surtout et dans la bouche éloquente du politicien, de faire une vérité avec un mensonge, une beauté avec une laideur, une grandeur avec une petitesse, etc."

C'est qu'il n'y a pas mérite ordinaire à élever le mensonge jusqu'à la hauteur de la vérité, et la langue qui peut cela, avec la sublime effronterie du succès, est certainement une langue de génie.

La langue française ne le peut pas, même par ses meilleurs écrivains, mais l'anglais n'y trouve aucune difficulté dans le moindre des siens. Il en est même qui prétendent que mentir est anglais.

En tout cas, est-ce que M. L. S. Boyd, qui écrit en anglais, qui se fait imprimer à la Nouvelle-Orléans, qui est de Washington, qui est Anglo Saxon, qui est Américain et peut être Yankee, qui fait de la politique et de l'histoire de la Louisiane en parlant des *Vieux*, comme s'il les connaissait, est un *menteur?*

Ce mot-là est trop gros pour que nous nous le permettions.

La politesse veut qu'on emploie le mot *se tromper*, bien que ce mot lui-même soit désagréable à l'endroit de gens qui ne se trompent pas et ne peuvent point se tromper, puisqu'ils sont Anglo-Saxons.

L'erreur, après tout, peut être singulière.

Quoi qu'il soit, l'article de M. L. S. Boyd, dans l'*Item* de la Nouvelle Orléans, est intitulé: *The Frenchman and the Democratic Party.*

Mais nous ne comprenons pas.

Car le fait de parler français, d'avoir eu un père ou un grand père français, de ne pas s'appeler McKintosh, d'avoir des cheveux châtains et non rouges, de n'être point un Anglo Saxon ou un Yankee, ne signifie pas rigoureusement que vous soyez un *Frenchman* ou un Français. Ce ne sont point aux Etats-Unis de formation assez récente et même en voie de formation, la race et la langue qui déterminent la nationalité. Ces *Frenchmen*, du reste, comme vous les appelez, et qui sont des Louisianais, peut-être des Américains avant vous, mais qui parlent encore français, et qui auraient tort de l'oublier pour vous ressembler, connaissent votre langue aussi bien que vous-mêmes, sinon mieux. Ils la parlent couramment, élégamment, sans accent désagréable, sans violence et sans brutalité de mâchoire, avec toute la grâce et tout le charme qu'elle peut comporter. Elle est presque harmonieuse dans leur bouche méridionale.

V

M. L. S. Boyd, qui dit beaucoup de choses dans sa longue épitre politique et quasi-historique, nous dit entre autres choses qu'il n'y a plus de carpet-baggers en Louisiane, que les républicains d'aujourd'hui sont les whigs d'hier, et que l'achat des Philippines par McKinley est un fait absolument semblable à l'achat de la Louisiane par Jefferson.

Comme Jefferson est mort, Jefferson ne peut pas répondre à M. Boyd.

Après tout, chacun de nous a droit à son opinion, juste ou fausse, républicaine ou démocratique, absurde ou raisonnable. L'absurdité est chose humaine et naturelle.

Mais s'il n'y a plus de carpet-baggers en Louisiane, ou si plusieurs de ces messieurs, venus dans le bon temps, ont fort habilement rempli leur carpet bag vide et même en ont fait des habitations sucrières, cela ne doit pas nous importer beaucoup. Le carpet bag, du reste, n'a pas un caractère éminemment politique, et c'est avec lui qu'on voyage partout. Le plus éminent des carpet-baggers fut le philosophe grec Bias. *Omnia sua secum portabat.*

Il se peut bien aussi, jusqu'à un certain point, selon le dire de l'historien Boyd, que les républicains d'aujourd'hui soient plus ou moins les whigs d'hier, non par la doctrine de l'impérialisme et du militarisme, mais par une vague réminiscence de la doctrine de protection—protection à l'industrie du Nord et non aux hommes.

En effet à l'heure de la transformation et à l'avènement du parti républicain, les whigs, désormais sans parti, ayant échoué comme *natiristes* et comme *know nothings*, se firent *free-soilers* et républicains. Et vous savez comment le Sud précipita la catastrophe.

Mais ce ne fut là ni un mouvement ni un sentiment unanime. Nombre de whigs ne se firent pas républicains, et le républicanisme et le whigisme ne sont pas une même doctrine politique et sociale. Ces deux mots ne sont aucunement synonymes.

La pensée qui créa le parti républicain, qui l'honore du reste, mais qui ne lui permet pas de se transformer en impérialisme et en militarisme, fut principalement l'affranchissement des esclaves.

Et nous n'entendons point nous servir de la plume pour dire que ce parti n'ait point son heure de courage et de grandeur, qu'il n'y a pas eu d'admirables républicains dignes des respects de tous, et qu'Abraham Lincoln, autant démocrate que républicain selon le sens véritable et la noblesse de ces deux mots, n'a point mérité la reconnaissance de ses concitoyens et été le *sauveur* de sa patrie, comme Washington en avait été le *père*.

Mais où sont aujourd'hui ces hommes et ces républicains d'hier?

Et si l'on voulait établir une comparaison entre William McKinley et Abraham Lincoln, n'aurait on pas le droit de dire avec le poète latin que M. Boyd connait sans doute:

*Quantum mutatus ab illo!....*

VI

Que les whigs, qui ont plusieurs fois changé de nom, mais qui ne sont plus, aient été sans principes et sans grands hommes à leur crédit politique, et qu'ils n'aient point été, en doctrine économique, des protecteurs utiles à leur époque, pour les industries du Nord surtout, est une chose qu'il ne conviendrait pas de dire. La protection, du reste, a plutôt un caractère local ou de produit qu'un caractère général. Tel peut demander la protection et le tarif pour son industrie, quand le voisin d'un Etat limitrophe trouve son intérêt à la porte ouverte, au libre échange ou à la libre circulation.

Mais les Whigs, entre nous soit dit, et sans vouloir leur en faire un crime capital, ne furent pas toujours des protecteurs aussi libéraux et aussi généreux à l'endroit des hommes. Leur parti, conservateur sinon aristocratique, ne fut pas précisément celui de l'hospitalité sans restriction, de la naturalisation raisonnable et de la citoyenneté possible. Le grand suffrage universel ne lui plaisait pas. Il avait l'aristocratie du *natirisme*. Et quand il a été le *know-nothingisme*, comme nous l'avons vu, n'a-t-il pas été violent et proscripteur, venu du Nord, à vrai dire?

Car c'est du Nord que nous viennent progrès, lumière et morale.

Il parait, du reste, que ce *Know-nothingisme* ou nativisme, avec ses hommes déguisés en Indiens, avait du bon. S'il éliminait les étrangers, gens de peu, et les chassait des polls, il proscrivait aussi les natifs catholiques, ne les croyant ni assez libres, ni assez intelligents, ni assez nobles pour occuper des fonctions publiques de confiance et d'honneur. Ces natifs catholiques étaient des indignes. Car il faut être protestant pour valoir quelque chose. Et croyons bien que ce sentiment là n'est pas complètement éteint dans les vainqueurs républicains de la Louisiane.

Mais s'il est un parti toujours vrai et d'accord avec les principes de la Constitution, n'ayant jamais changé de nom et d'habit, fidèle à la véritable doctrine américaine, juste au Nord comme au Sud, ayant eu d'illustres Présidents et hommes d'Etat, ayant fait la grandeur et la prospérité des Etats-Unis, c'est assurément le parti démocratique. L'histoire est là pour l'affirmer bien haut, et le nier serait encourir le ridicule.

Mais nous savons bien aussi que ce parti, qui ne meut pas plus à son nom qu'à son passé, qui n'est pas et qui ne peut pas être proscripteur, est un protecteur. L'étranger ou l'immigrant n'en connait pas d'autre et sait bien que c'est à lui qu'il doit la naturalisation, la citoyenneté et la main serrée. Car il est l'accueil. Il y a en lui l'hospitalité des premiers temps, de l'amitié, du libéralisme, de la justice et point de morgue hautaine. Beaucoup de gens auraient tort d'oublier que leurs pères ont été reçus ainsi. Car l'on peut devenir millionnaire en Amérique, mais y vient rarement millionnaire. Le parti démocratique est le parti du peuple, comme son nom le dit, et M. L. S. Boyd doit le savoir, puisqu'il sait le grec.

Quant à ceux qui, portant le lis blanc à la boutonnière de l'habit et parlant d'une voix légèrement aristocratique ou patricienne, prétendent que la Louisiane est et doit être un Etat républicain, parce que c'est l'Etat des planteurs et que le sucre est républicain, ne se tromperaient-ils pas quelque peu, et M. L. S. Boyd lui-même ne serait-il pas dans l'erreur?

Nous ne savons pas trop pourquoi le sucre serait plutôt républicain que démocrate, et l'impérialisme des annexions tropicales n'est pas de nature à en faire un privilégié parmi nous. Nous n'ignorons pas non plus que les plantations sucrières ont diminué en nombre et en grosseur. Le morcellement a fait son œuvre sur plus d'un point du pays. Pour la ferme, si elle a un caractère, c'est assurément le caractère démocratique. Ne lui en donnez pas un autre, et la ferme, dédaignée hier, parle haut à cette heure. C'est elle qui fait les gouverneurs.

Or, si le républicanisme du sucre n'est pas plus certain que raisonnable, si le maïs de la ferme est démocrate, si le coton est démocrate, si le riz lui-même est démocrate, si tous les produits de la petite plantation sont démocrates, par quel procédé de mathématique supérieure où d'éloquence surnaturelle voulez-vous faire de la Louisiane un Etat républicain, ou plutôt un Etat serviteur du parti de ce nom?

Car ce parti n'a de républicain que le nom.

Il est l'impérialisme, le militarisme et le *trustisme*.

J. GENTIL.

# SOUVENIRS.

Aux derniers mois de sa vie, Alexandre Dumas fils, on ne l'a pas oublié, patronna chaleureusement cette pièce des *Demi Vierges* qui a été reprise, dernièrement à Paris, avec un si grand succès à l'Athénée. Voici quelques souvenirs de cet illustre patronnage. On les lira avec un vif intérêt au moment même où l'œuvre si curieuse de Marcel Prévost a retrouvé auprès du public la faveur qui l'accueillit à son apparition.

Deux semaines passées loin de la table de travail accoutumée; deux semaines consacrées à faire répéter *les Demi Vierges* au théâtre de l'Athénée.... Certes, c'est une joie pour l'écrivain de voir renaître son œuvre—après des années: le souci de durer nous tourmente tous et la reprise d'une comédie est au moins la preuve de sa vitalité. Puis, je retrouvais, collaborant à cette remise à la scène, les deux grands artistes, restés mes amis, qui firent la fortune de la création: Jane Hading, Henry Mayer.... Et pourtant, je n'ai pu chasser de ma pensée au cours de ces deux semaines, une tristesse confuse. Quelqu'un manquait à mes côtés dans le guignol brutalement éclairé par les boules électriques nues, quelqu'un qui aima la pièce et encouragea l'auteur, quelqu'un dont la haute silhouette se mêla souvent, en 1895, à celles des premiers interprètes: Alexandre Dumas. A ce grand absent, tous les détails du dialogue et de la mise en scène me faisaient penser, car, sur chaque acte, nous avions eu de longues, d'amicales discussions... Maintenant, il dort dans sa gloire, à quelques pas du tombeau de la Dame aux Camélias. Mais le souvenir de ce printemps de 1895, qui me le fit mieux connaitre—le dernier qu'il dût voir,—m'assiège obstinément.

J'avais été présenté à l'auteur de *Francillon* tout à fait à mon début dans les lettres, — lorsqu'il m'écrivit, avec cette chaleur spontanée qui le faisait si capteur d'âmes, la belle lettre aujourd'hui préface de *la Confession d'un ami*. Quand, cinq ans plus tard, j'eus terminé le manuscrit de ma première pièce, je la lui envoyai en le priant de la lire et de me donner librement son avis. La pièce était déjà reçue et distribuée par Porel et Carré: il était trop tard pour les remaniements de plan; il ne pouvait s'agir que de recueillir une impression critique sur l'ensemble. Voici le billet que je reçus le jour même de l'envoi:

"Mon cher ami,

"J'ai lu.

"Cela va bien: mais il faut causer.

"Tâchez de venir chez moi demain matin à neuf heures. Nous déjeunerons ensemble.

"A vous.

"ALEXANDRE DUMAS."

Je fus exact au rendez-vous, nous "causâmes". Presque tous les auteurs dramatiques de ma génération, je crois, ont connu dans des circonstances analogues le salon de la rue Ampère. Paul Hervieu y porta *Les paroles restent*, Jules Case, *la Vassale*. Le cabinet du maitre était situé juste à côté, mais il aimait mieux la vaste pièce, bien éclairée, élargie par la perspective de la salle à manger dont les portes restaient ouvertes. Des actes de comédie, dans leur chemise grise ou mauve, trainaient souvent sur le piano, sur les fauteuils et sur les poufs. On n'attendait pas longtemps. A peine introduit, le jeune auteur voyait arriver le géant à l'extraordinaire visage, si représentatif d'intelligence et de force, qu'était Dumas; Dumas vêtu de son vêtement familier de cheviote bleue, un vêtement imaginé par lui, d'une seule pièce, le pantalon tenant à la veste, et le tout très ample, très flottant....

—"Voilà, me dit-il, je vous ai écrit mon impression. Votre sujet met d'abord le public contre vous; cela ne fait rien. Je me suis trouvé dans ce cas là presque à chacune de mes pièces, et j'ai eu le dessus tout de même. Mais il faut prendre garde."

Il énonça ses critiques. Je les écoutai avec déférence, je les discutai avec liberté. Son sens clair de moraliste avait vu et accepté tout de suite la moralité de la pièce; mais il me mit en garde contre ce qu'il jugeait périlleux à la scène dans la peinture du "milieu". Moi, convaincu de n'avoir dit que ce que j'avais le droit de dire, ce qui me semblait nécessaire à dire, je me défendais.

—"Mais enfin, m'écriais-je, tout cela est la vérité de tous les mondes parisiens, bien sûr, mais la vérité de ce monde-là! Tout cela, je l'ai entendu! Et ma pièce n'a pas de sens si le public ne voit pas d'abord le milieu."

Il souriait.

—Vous verrez ce qu'on dira! Vous connaissez *le Fils naturel*, n'est ce pas? C'est tout le contraire d'une œuvre impure? Eh bien! le lendemain de la première, un journaliste (il m'en dit le nom, un nom dont a hérité aujourd'hui un autre journaliste célèbre) publia un article intitulé *Deux Crimes*. L'un de ces crimes était l'infanticide d'une femme qui avait fait rôtir son nouveau-né dans un poêle. L'autre était ma pièce.

Malgré les rudes arguments du maitre, je me débattis; et, somme toute, bien peu de suppressions furent le résultat de nos entrevues. Mais Alexandre Dumas rendit à mon inexpérience du théâtre le service immense de me faire comprendre — avant l'heure périlleuse—le grossissement formidable que la scène donne aux moindres gestes, aux propos qui semblent inoffensifs dans le manuscrit. Je tenais à dire certaines choses, mais je tenais à rester dans les limites de la vérité. La vérité de théâtre doit être baissée d'un demi-ton, pour sonner juste au delà de la rampe. Alexandre Dumas, le diseur professionnel de vérités au public, me fit comprendre cela.

Comme tous les grands imaginatifs, Dumas accaparait sur le champ un sujet, et refaisait d'instinct, en une improvisation brillante, le roman, la comédie qu'on lui proposait... Le romanesque de *l'Etrangère* et de *la Femme de Claude* faisait parfois irruption dans ses inventions, et surprenait les écrivains de ma génération, plus disciplinés au réel. En me reconduisant à sa porte, un jour, il me dit, méditatif:

—"Maud aurait pu s'abandonner à Maxime pour lui prouver qu'elle était vierge, et se tuer après...."

Tout de suite, devant mon étonnement, il renonçait à son idée, disait: "Non! non!...." c'est mieux tel que vous l'avez vu.... Evidemment, comme l'autre géant Balzac, Dumas était parfois violenté par des imaginations démesurées, contre lesquelles ce n'était pas trop de tout son sens critique pour le défendre.

Je tins bon également pour la coupe de la pièce. Malheur à l'artiste qui cède sur ce point! Il n'a pas pour son œuvre un vrai sentiment de maternité. Il est la fausse mère du jugement de Salomon, acceptant que son enfant soit tranché en deux!

En somme *les Demi-Vierges* furent répétées et jouées, à part quelques modifications—fort utiles—de mise au point, et les inévitables bêquets, telles qu'elles avaient été lues à Porel. Il m'encouragait, chaque fois, avec une ferme bonhomie. Je le vois encore, le soir de la répétition en costume qui précède la générale, —la répétition des couturières, comme l'on dit. Prévenu par un bleu, il avait laissé ses invités dîner chez lui tout seuls, et s'en était venu dès neuf heures au théâtre. Il était dans l'orchestre avec le secrétaire du théâtre, quelques amis, et les précieuses couturières.... Moi, je m'étais dissimulé dans une baignoire du fond. La pièce finie, on s'empressait à serrer les mains de l'illustre dramaturge:

—Au revoir, maitre.

—A bientôt, mon cher maitre.

Et lui, sa haute, large silhouette un peu voûtée, se détachant sur le fond lumineux du rideau, je l'entends encore disant d'une forte voix railleuse:

—Eh bien! qu'est ce que vous avez tous à me dire adieu? Croyez-vous donc que je vais passer la nuit ici?

Il revint à la première. Malgré les prophéties malveillantes, la pièce passa sans accroc; pourtant, au moment où Maxime de Chantel abandonne définitivement Maud, il y eut un murmure de protestation dans le public. Peut-être la beauté de l'abandonnée—Mme Jane Hading—avait-elle quelque part à cette révolte des spectateurs: la même chose avait lieu, m'a-t-on dit, sur une péripétie analogue, quand la même Jane Hading jouait *Sapho*.

Et puis, le public souhaite naturellement qu'une comédie "finisse bien", même aux dépens de la logique et de la morale vraie. Durant les cinq ou six premières, la même protestation se renouvela, d'ailleurs en s'amoindrissant. J'allai confier à Dumas mon étonnement et mon ennui.

—"Ne craignez rien, me dit-il. C'est vous qui avez raison contre le public. Il finira par céder."

Et il ajouta cette anecdote:

—"Quand on joua *le Fils naturel* pour la première fois, Montigny me supplia de faire jeter le père et le fils dans les bras l'un de l'autre, au dernier acte, au lieu de laisser le fils inflexible devant son père. "Vous perdez vingt représentations", me disait-il. C'était vrai: je perdis alors vingt représentations, peut-trente; mais j'en ai retrouvé cent, la saison dernière, à l'Odéon."

Je n'avais, pour ma part, nulle envie de modifier un dénouement que je jugeais nécessaire. Mais j'avais besoin d'être réconforté et je descendis plus tranquille l'escalier de la rue Ampère.

Ceci se passait en juin. Au mois de novembre suivant, je rencontrai, pour la première fois après les vacances, Alexandre Dumas dans les bureaux de la rue Hippolyte-Lebas. Il faisait froid et triste; Dumas, qui d'ordinaire se couvrait peu, portait un gros pardessus bleu et un cache-nez; il me parut fatigué, souffrant.

—Eh bien! me dit-il en me tendant la main, vous voyez que je ne m'étais pas trompé. C'est le public qui a cédé.

La pièce, en effet, tenait toujours l'affiche du Gymnase.

Le Maître excellent qui l'avait aimée et patronnée ne devait pas voir celle qui lui succéda. Quinze jours après cette rencontre, nous conduisions sa dépouille au cimetière du Nord, parmi l'affluence de tous les artistes, de tous les gens de théâtre et de lettres de Paris. Il avait pris un refroidissement mortel à l'inauguration du monument d'Emile Augier, place de l'Odéon.

....Voilà bientôt cinq années passées sur ces souvenirs: comme ils demeurent vivants et présents dans ma mémoire! Et combien de fois, ces jours-ci, dans l'identité du milieu, j'ai perdu la notion précise du temps!.... Je me retrouvais plus jeune de cinq années, et si quelque large silhouette s'encadrait dans la pénombre des coulisses, je voulais m'imaginer que c'était celle de mon grand ami....

MARCEL PRÉVOST.

## LA VIE AUX CHAMPS.

Continuer et activer les labours et les semailles: plus vite elles seront faites, plus la plante résistera aux gelées. — Terminer les semailles des fourrages d'automne. — Récolter les Carottes et Betteraves Fourragères. Commencer récolte des Panais et Topinambours. — Ensiler les racines destinées à l'alimentation d'hiver. — Après la récolte, répandre sur le pré les engrais: chaux, marne, phosphate, fumier, etc. — Les herser avant l'hiver et les arroser si le temps le permet.

Récolter les glands et semences des essences feuillues. — Planter les arbres feuillus dans terrains secs. — Semer les graines forestières soit en places, soit en pépinières.

**La vigne.**

Pratiquer après les vendanges les sulfurages d'automne.

**La basse-cour.**

Continuer l'engraissement des volailles. — Donner de l'avoine aux poules pour faciliter la pondaison. — Donner à tous les animaux, le soir, Mais et Sarrazin. — Nettoyer à fond les poulaillers pour l'hiver.

**Le rucher.**

Compléter les provisions d'hiver et nettoyer les tabliers. — On calcule qu'une ruche a besoin de 16 à 18 kilos de miel du 15 septembre à fin avril.

**Nos légumes**

Dernier semis de Choux-fleurs demi-durs, Mâches et Radis. — Semer les salades de printemps. — Les repiquer 15 jours après le semis sur costières. — Continuer l'empaillage des Cardons et du Céleri. — Repiquer en pépinières les Choux de York et les Choux-fleurs. — Commencer le blanchiment des Chicorées sauvages, puis de la Barbe-de-Capucin. — Préparer terrain pour le Witloof.

**Nos fruits.**

Récolte de Poires d'hiver. — Commencer la taille des Poiriers et Pommiers, après chute des feuilles. — Apporter des terres neuves en amendement. — Préparer les trous pour la plantation ou le remplacement des arbres fruitiers.

**Nos Fleurs.**

Finir semis et plantations d'automne. — Commencer labours et fumures. — Rentrer les plantes ayant servi aux corbeilles d'été. — Rentrer Bulbes et tubercules de Canna; Dahlias, Glaieuls, etc. — Semer et bâcher les plantes pour les décorations du printemps. — Diviser et replanter plantes vivaces, floraison hâtive. — Planter Crocus, Jacinthes, Narcisses, Tulipes. — Refaire les voitures vivaces. — Faire les massifs de Crysanthèmes. — Rentrer avant le 15 toutes les plantes d'Orangerie. — Terminer les plantations des résineux et des arbres verts. — Empailler les arbustes délicats, hivernage sur place.

# Feuilleton

—:DE:—

*L'Abeille de la N. O.*

44 Commencé le 17 décembre 1899

# L'ŒIL D'OR.

PAR JEAN ROLLAND

TROISIÈME PARTIE.

## L'HÉRITAGE DU COMTE DE MAUPERTIS

XVII

ECLAIRCISSEMENTS

Le vieux gentleman répliqua gravement:

—Grâce à Dieu, elle n'a pas en le temps de consommer le crime qui devait apporter à mon foyer le deuil et la désolation. Au contraire, la perte de Mrs Sidney est irréparable et j'estime que c'est à elle que revient en premier lieu droit de réclamer l'expiation.

— Permettez moi d'intervenir interrompit Harry Gordon. Je ne veux peser sur la détermination de personne; pourtant je crois de mon devoir de vous montrer la question sous tous ses aspects. Si Aurore Burley est arrêtée ici pour meurtre commis sur la personne de Ralph Sidney et tentative d'empoisonnement contre sa mère adoptive, le public sera fatalement instruit de la conduite privée du défunt. Or je suis malheureusement obligé de convenir que les faits divulgués ne seront pas à son avantage et que sa mémoire en restera déshonorée.

Vous savez qu'en Amérique nous ne pardonnons pas certaines forfaitures à l'honneur, que notre législation n'excuse pas la trahison de l'homme et ne lui permet pas d'abandonner lâchement celle qu'il a réussi à abuser. Non seulement ce sera contre lui et même par delà la tombe une réprobation unanime lorsqu'on connaîtra le piège infâme dans lequel est tombée Edith Osborne, mais dans une certaine mesure Aurore elle-même se verra absoute dans l'opinion publique. Enfin n'oubliez pas qu'elle est jeune et belle et que devant un jury américain elle bénéficiera des circonstances atténuantes et n'encourra qu'une peine disproportionée à ses forfaits.

— Vous n'avez pourtant pas l'intention de la soustraire au sort qu'elle mérite.

—Non, déclara énergiquement Gordon, mais si Aurore, arrêtée pour un crime antérieur, pouvait être emmenée loin d'ici, transportée et jugée sur un autre continent, si vous aviez, en prenant cette décision, la certitude qu'elle n'échapperait pas au châtiment, que décideriez vous?

—Il faudrait d'abord en référer à M. Hart, le notaire et l'homme de confiance des Sidney, mais en mon âme et conscience, je crois que ce serait agir pour le bien de tous.

—Il est hors de doute que Mrs Sidney, mise au courant de l'affaire, donnera son assentiment à nos projets; de cette façon Aurore Burley sera jugée de l'autre côté de l'Océan. Mon confrère Rob Jocelyn, chargé depuis longtemps d'instruire cette affaire et armé d'un mandat d'extradition, la livrera aux tribunaux dont elle relève légalement.

XVIII

AU PIED DU MUR

Bien que recevant régulièrement des nouvelles de sa famille d'adoption, Aurore Burley était singulièrement fiévreuse. Elle se sentait vaguement menacée.

De quel danger? Elle n'eut pu préciser et pourtant ce soir-là elle allait à grands pas au travers du boudoir vert avec l'impatience d'une bête encagée.

—Après tout, pensa-t-elle, tout n'est pas dit. Pourquoi ce Charles Baxter serait-il plus invulnérable que les autres?

Elle retomba dans ses réflexions, le front barré d'une ride sévère.

La pièce était aux trois quarts plongée dans l'obscurité.

La lueur d'une bougie l'éclairait seule, projetant sur les murs une indécise lumière.

Mais ce silence et cette obscurité pesaient sur la jeune femme. D'un regard soupçonneux, elle inspecta les angles de la pièce. Les rideaux des fenêtres détachés des embrasses obstruaient les vitres, tombaient en plis lourds et réguliers. Toutes les portes étaient closes.

Evidemment Aurore était bien seule.

Pourtant, il lui sembla qu'elle percevait un léger bruit. Effet nerveux, sans doute, bruissement d'une oreille inquiète. Elle se dressa aux aguets, toutes ses facultés en éveil, pour saisir le moindre tressaillement dont résonnerait la maison.

Autour d'elle tout se taisait. Seulement elle s'imagina qu'un des rideaux de la fenêtre venait de remuer en une très rapide

Avis aux Mères.—LE SIROP CALMANT SOOTHING SYRUP DE MRS WINSLOW devrait toujours être employé pour les enfants en dentition. Il soulage immédiatement le petit patient; en apaisant les douleurs de l'enfant il produit un sommeil naturel et réparateur, et le petit chérubin se réveille "vif comme un pinson." Ce médicament est très agréable au goût. Il calme l'enfant, amollit les gencives, arrête les douleurs, débarrasse des gaz, régularise les intestins, et est le meilleur remède connu pour la diarrhée, qu'elle provienne de la dentition ou de toute autre cause. Vingt-cinq sous la bouteille. Ne manquez pas de demander "Mrs WINSLOW'S SOOTHING SYRUP".